

Calme plat sur le front de l'art et sur le Bosphore

La Biennale d'Istanbul a cette année misé sur des œuvres historiques et des stars du marché

ARTS

ISTANBUL

S'il est une qualité qu'il faut reconnaître à Carolyn Christov-Bakargiev, c'est l'assurance. Directrice artistique de la Biennale de Sydney en 2008, de la 13^e Documenta de Kassel en 2012, elle est désignée cette année-là par le magazine *ArtReview* comme la femme la plus influente du monde de l'art.

Elle est aujourd'hui la commissaire de la 14^e Biennale d'Istanbul. Ainsi a-t-on pu l'entendre, le 2 septembre, justifier le titre qu'elle lui a donné, « Saltwater », par le fait que rien n'est plus important que le sel dans la vie. La thèse surprend, mais on peut y voir la volonté presque candide de trouver un thème qui convienne aux deux rives du Bosphore. Le sous-titre laisse plus perplexe : « Une théorie des formes de la pensée ». C'est se situer au niveau de Kant, ce qui est ambitieux. Mais sans doute est-ce là le désir de frapper les esprits.

Sentiment de déjà-vu

Il devient plus difficile de la suivre quand, interrogée sur la position d'artistes qui souhaitaient manifester leur opposition à la guerre que le gouvernement turc a relancée contre les Kurdes et, plus généralement, sur le contexte politique, la diva répond d'abord que tout est politique, y compris la manière de faire l'amour ; puis que l'homme est l'espèce la plus nuisible de la planète et qu'en conséquence, elle s'intéresse surtout aux chênes.

Etrange esquivé, mais réponse conforme à son parti pris. Le grand intérêt des dernières éditions tenait à la présence d'artistes du Proche-Orient, d'Europe centrale et des Etats riverains de la mer Noire et de la Caspienne. Etant donné le passé et le présent de la région, leurs points de vue étaient natu-

rellement intéressants. Dans « Saltwater », il ne demeure rien de ce souci. Un petit nombre d'artistes turcs est seul face au flux – métaphore obligée – d'artistes occidentaux habitués des biennales et, pour quelques-uns, signatures chéries du marché.

De là un sentiment de déjà-vu, quelle que soit la qualité des œuvres. La *Spiral Jetty*, de Robert Smithson est certes l'une des œuvres majeures du land art, tracée dans des eaux saturées de sels minéraux qui se sont cristallisés sur les pierres que Smithson avait fait disposer en spirale. Mais c'était en 1970, et les photos figurent dans toutes les histoires de l'art contemporain. Est-il indispensable de lui consacrer encore une salle au cœur de la Biennale ? Même objection à propos de la *Vénus aux chiffons*, de Michelangelo Pistoletto (1967), et des anciens vénérables – mais pas indispensables –, tel Karl Blossfeldt. Tout aussi convenus sont l'hommage aux cultures non occidentales – cette fois les Aborigènes d'Australie – et les archives à caractère scientifique – Charles Darwin –, ou occultiste – Annie Besant pour ses schémas des *Formes-Pensées*, aquarellés en 1905. Cela fait une décennie ou plus que de tels voisinages sont organisés, à Venise, Sao Paulo ou Kassel.

Reste à s'en aller à la recherche d'œuvres neuves et convaincantes. Plusieurs des meilleures interventions se situent en effet dans de vieilles maisons ou des galeries dispersées dans Beyoglu ; et il faut prendre le bateau pour Büyükkada, la plus grande des îles des Princes.

Création pleinement accomplie

Dans Istanbul, ils sont deux à s'être emparés des salles des coffres de banque. Walid Raad y enferme des motifs traditionnels des étoffes et des céramiques ottomanes, mais découpés dans du carton. Zeyno Pekünlü, l'une des



Les meilleures interventions se situent dans de vieilles maisons ou des galeries dispersées dans Beyoglu

jeunes artistes turcs invités, y dépose une documentation sur la vie artistique, captive de portes et de murs d'acier. Qu'il y ait là quelque ironie paraît probable. Dans l'admirable hamman Küçük Mustafa Pacha, bâti au XV^e siècle, l'Egyptien Wael Shawky projette son film *Cabaret Crusades*, qui narre les croisades en faisant se mouvoir des marionnettes de verre dans un décor de terre cuite. Dans l'ancienne école primaire grecque de Galata, l'Indien Prabhakar Pachpute change une salle de classe en mine obscure où il faut, à la lampe torche, suivre les aventures de mineurs en bas-reliefs : idée ingénieuse.

Dans le même lieu, Michael Rakowitz déploie archives et ornements architecturaux pour rapprocher l'histoire d'Istanbul, frap-

pée par un séisme en 1894, de celle de Chicago, détruite par l'incendie de 1871. Son dispositif exige du temps, qu'il faut lui consacrer ne serait-ce que pour ce qu'il révèle de la part des artisans arméniens dans la reconstruction d'Istanbul, peu d'années avant le génocide. Les mêmes dispositions sont requises pour la vidéo de la Turquie Esra Ersen, qui ose traiter, sur le mode railleur, du militarisme et du nationalisme ottomans du XIX^e siècle à aujourd'hui.

Mais s'il est une création pleinement accomplie, c'est *Le Silence d'Ani*, de Francis Alÿs. L'artiste s'est rendu dans les ruines d'Ani, cité arménienne abandonnée de ses habitants au Moyen Age à cause des invasions venues de l'est. Aux enfants d'une bourgade voisine, il a confié des appeaux imitant caille, tourterelle ou merle. Cachés dans les hautes herbes ou derrière les murs effondrés, ils en jouent et créent l'illusion que la cité revit. Filmé en noir et blanc, *Le Silence d'Ani* est sans doute ce que l'on retiendra de la Biennale.

Cet éloge sans réserve, on ne peut l'accorder à aucun de ceux qui sont logés dans les îles des Princes. Dans une vieille maison branlante, Ed Atkins projette la vidéo tragi-comique d'un malheureux englouti par un trou noir qui

s'ouvre sous son lit, plaisant pastiche des effets des séries de science-fiction et d'horreur. Dans un hôtel de luxe, William Kentridge déploie un dispositif d'écrans, dont l'un des héros est Léon Trotski, qui séjourna à Büyükkada entre 1929 et 1933.

Le long du rivage, à l'aplomb de la villa aujourd'hui ruinée où Trotski vécut, l'Argentin Adrian Villar Rojas a fait couler des socles de béton au ras de l'eau et dresser dessus un zoo d'animaux grandeur nature en silicone blanc. Non seulement il n'y a là qu'un pur spectacle sans portée symbolique, mais l'installation, la Biennale finie, sera retirée pour rejoindre quelque collection. Coïncidence sans doute : Villar Rojas, artiste à la mode, est représenté par la galerie Marian Goodman, l'une des plus puissantes du marché international, de même que William Kentridge. Et la galerie a donné un joli déjeuner le jour de la visite de presse, comme à New York ou Venise. L'eau salée est amère. ■

PHILIPPE DAGEN

« Saltwater », 14^e Biennale d'Istanbul, www.14b.iksv.org. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures dans la plupart des lieux. Entrée libre. Jusqu'au 1^{er} novembre.

« La Vénus aux chiffons », de Michelangelo Pistoletto (1967) fait partie de ses œuvres que l'on a déjà pu voir dans d'autres expositions.

SAHIR UGUR EREN

Voyage en Afrique et en Asie depuis Saint-Germain-des-Prés

Le Salon Parcours des mondes, à Paris, consacré à l'art non occidental, est marqué par un envol des prix et un afflux de visiteurs

ARTS

Il n'y manque aucun des grands noms du marché des arts que l'on qualifiait jadis de « primitifs » et qui le sont si peu

Parcours des mondes change. Le Salon international des arts premiers et asiatiques, créé en 2001, s'est développé depuis lors, jusqu'à réunir, aujourd'hui, 85 marchands spécialisés dans les arts d'Afrique, d'Océanie, des Indiens d'Amérique du Nord, d'Asie du Sud-Est et, pour la première fois cette année, de la Chine, du Japon et de l'Inde. A lui seul, ce nouveau département rassemble une vingtaine de participants, ce qui ne saurait surprendre au regard de la diversité et de la richesse des civilisations qu'il s'agit d'accueillir.

Il faut, donc, de plus en plus de temps pour parcourir les six rues du 6^e arrondissement où galeries parisiennes et confrères venus de Bruxelles, Londres, New York ou Montréal se côtoient, s'observent, négocient entre eux achats et échanges. Il en faut d'autant plus que l'accroissement du nom-

bre des exposants va de pair avec celui du nombre des visiteurs, collectionneurs ou curieux. Depuis mardi 8 septembre, et jusqu'à dimanche 13, on pérégrine à très petite vitesse sur les trottoirs des rues Guénégaud, de Seine ou des Beaux-Arts et il faut parfois attendre son tour avant de pouvoir regarder les œuvres.

Que Parcours des mondes soit devenu l'institution de ce genre la plus importante au monde ne fait plus de doute. Il n'y manque aucun des grands noms du mar-

ché des arts que l'on qualifiait jadis de « primitifs » et qui le sont si peu.

Que la connaissance des cultures non occidentales se diffuse, enfin, au-delà des cercles de connaisseurs semble aussi claire, progresser auquel le Musée du quai Branly a assurément contribué. Il est, cependant, une conséquence de cet intérêt croissant, qui ne réjouit pas nécessairement tous les marchands et consterne les amateurs : l'augmentation des prix, si bien qu'en deux décennies la valeur d'objets de qualité – mais non exceptionnels – a été multipliée on ne sait plus combien de fois. Si vous demandez un prix et si vous vous entendez répondre « 25 », comprenez 25 000 euros et essayez de vous convaincre que ce n'est pas excessif.

Cette augmentation, entretenue, sinon déterminée par des ventes aux enchères spectaculaires chez Christie's et Sotheby's, échappe dans bien des cas à toute

logique, sauf à celle des achats spéculatifs, lesquels polluent désormais ce marché comme ils polluent celui de l'art actuel. En écoutant – indiscrettement, certes – les conversations, on a vite fait de distinguer l'investisseur, qui vient de faire irruption dans ce monde qu'on lui aura dit de bon rapport, du connaisseur savant et fervent. Ce dernier est aussi un observateur méfiant, prompt à soupçonner la restauration abusive – ou pis – et qui n'a pas toujours tort de faire preuve de scepticisme.

Quelques passages obligés

Faut-il y voir un indice de ces changements ? Les premières éditions du Parcours étaient riches en expositions thématiques et scientifiques, consacrées à une culture ou à un type d'œuvres, lentement amassées avec obstination. Ce genre ne se pratique plus guère. L'ensemble des dessins exécutés par des Indiens des

plaines dans la seconde moitié du XIX^e siècle que présente Donald Ellis n'en est que plus remarquable : on y suit la chronique des guerres, des exodes, de l'acculturation des Sioux. En écho, la même galerie new-yorkaise présente des objets d'Alaska et de la côte nord-ouest.

Autres séries cohérentes : les masques en vannerie Abelam de Nouvelle-Guinée réunis par Michael Hanson, les poulies de métier à tisser chez le Californien Joshua Dimondstein, les compositions de perles sur tissu du Nigeria chez le Parisien Schoffel de Fabry et dans l'exposition « Suintante » – c'est son titre – que la galerie bruxelloise Adrian Schlag voue aux sculptures africaines qui, pour avoir été, autrefois, enduites d'huile de palme, ont aujourd'hui une patine, « suintante » en effet, d'un noir brillant, qui met en lumière les subtilités des volumes.

Après ces passages obligés, reste

à divaguer d'un marchand à l'autre, au gré des goûts et des rencontres. Ce serait peu dire qu'il y a quantité d'œuvres remarquables, puisque chacun tient naturellement à venir ici avec ses meilleures pièces. On n'en citera qu'une très brève sélection : l'ancienne statue baoulé chez Alain Bovis, qui mérite le titre souvent galvaudé de chef-d'œuvre, le sublime masque yaouré chez Olivier Castellano – et d'autres masques dans la même galerie –, un très extravagant masque mossi chez Alain Lecomte, un charme divinatoire du Congo chez David Serra... A chacun de poursuivre l'inventaire selon ses empathies personnelles. ■

PH. D.

Parcours des mondes, quartier Saint-Germain-des-Prés à Paris. Entrée libre. Le 12 septembre de 11 heures à 19 heures, le 13 de 13 heures à 18 heures. Parcours-des-mondes.com